

« Poèmes sans titre »

Lise Lessard

*Urgences*, n° 2, 1981, p. 61-65.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025030ar>

DOI: 10.7202/025030ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**LISE LESSARD**

## **Poèmes sans titre**

Il avait l'âme d'un oiseau  
et gardait dans sa poche  
un peu d'obscurité  
s'y couchait  
comme une vague  
dans un vase

Et sur sa poitrine de sable  
l'aigle très doux  
ouvrait des griffes pleines de paille  
dans les herbes de cet été  
un enfant jouait de la flûte  
et une abeille des cymbales

Il avait l'âme d'un oiseau  
et dans le dos une vallée d'argile  
où glissaient des filets d'eau très minces  
et qui sentaient la coriandre  
et l'ananas

Nous n'irons plus pêcher les éperlans  
disait la fille

mais qui regardera  
et verra s'avancer  
vers les cordes à danser de son rire  
une fillette en robe courte

qui écrira les sons qui le suivent de près  
aux transparents de ses cahiers

qui s'esquinter les yeux  
aux montures de ses lunettes  
avant de grimper l'escalier

qui éteindra le dernier bras  
posé comme une rampe  
sur une lampe

Il m'arrache et me découd ma blouse d'amour  
disait la fille

j'irai sur la route immobile  
le sable entrera dans mes souliers

Tu ris  
comme ta barque ira sur l'eau  
dans l'eau de tes yeux d'eau  
à marée haute

Ton rire brille  
comme une toile d'araignée  
dans un champ d'épervières oranges  
quand le jour s'est assis  
au milieu du soleil  
comme au lac de mon dos  
tu t'en viens boire

Tu remplis de framboises  
le grand bol de l'été

Tu m'offres  
une pierre d'eau infinie  
enveloppée de boules de lumière froissée  
toute la soie du ciel  
aux encoignures mauves  
aux arêtes rosées

Dans le vase de l'eau  
chaque montagne est un iris coupé  
dans les grandes herbes des carouges

Quand les cils du soleil clignent  
sur les pétales d'eau de tes yeux  
chaque morceau de ta bouche luit  
on dirait de la berle douce  
sous la lune

Les jours s'ouvraient comme des oeufs  
le coeur luisant de transparence

le grand geste de la mer  
la courbe de son bras  
sur la taille de la terre  
ramenée sous son ventre

et des oiseaux passaient toujours  
comme devraient passer les anges

Descendions un sentier  
poches pleines d'oranges  
pour aller regarder  
la mer monter  
le bel amour  
que j'ai planté  
poignée de seigle  
écrasé  
sous la lourde lumière

Les jours se fermaient comme les portes des épiceries  
quand les épiciers s'en vont boire

ils montaient vers la grande armoire  
sur une chaise à la renverse  
ils s'endormaient  
brillaient sur la chemise noire  
toutes les gouttes des bouteilles  
qu'ils n'avaient pas fini de boire

Ils vont s'ouvrir comme des oeufs  
le coeur luisant de transparence

des oiseaux passeront toujours  
comme devraient passer les anges